

---

# DE FERDINAND DE SAUSSURE À ROMAN JAKOBSON— L'ARBITRAIRE DU SIGNE ET LA SUBSTANCE PHONIQUE DU LANGAGE

BERTIL MALMBERG

On sait que la célèbre thèse de l'arbitraire du signe du maître genevois a deux aspects profondément différents l'un de l'autre. D'un côté il s'agit de savoir si le signifié *boeuf* est plus motivé comme expression d'un contenu 'boeuf' que, par exemple *ochs* ou *buey*. De l'autre, il y a le problème de la délimitation d'une portion (unité discrète) du contenu (l'animal en question est un boeuf, non pas une vache ou un taureau) à l'intérieur du continuum indivisible que constitue le monde extérieur, et ensuite le problème correspondant à la délimitation analogue des unités phonologiques, par définition discrètes aussi, à l'intérieur du monde physique des sons, en principe de nombre illimité. Seul le premier de ces deux aspects retiendra notre attention ici.

Les formations imitatives et expressives — courantes dans toutes les langues avec, toutefois, une fréquence variable — sont des exemples de combinaisons motivées de signifiants et de signifiés. Personne n'appellerait le chat 'vov-vov', ni le chien 'miau-miau'. Mais même ces formations si nettement caractérisantes sont loin d'être des imitations exactes des sons symbolisés. Elles représentent en réalité une adaptation à un système phonologique de phénomènes extra-linguistiques et par là une généralisation arbitraire, socialement déterminée, de caractéristiques chez l'espèce en question qui ont été choisies à l'exclusion d'autres. Déjà Otto Jespersen avait fortement souligné (dans son compte rendu du „Cours“; réimprimé dans „Linguistica“, 1933) ce qu'il y avait d'exagéré dans la thèse du maître genevois. J'ai attiré ailleurs l'attention sur la structure phonologique pauvre de ces formations imitatives — pauvreté qui forme du reste souvent un contraste frappant avec la richesse acoustique de beaucoup de ces modèles symbolisés (cf. mes contributions aux congrès des linguistes de 1962 et des sciences phonétiques de 1964 et mon article dans *Phonetica* XI, 1964, pp. 221—227). A part ces quelques exemples de formations imitatives et expressives — courantes mais marginales dans les langues d'aujourd'hui (pour les signes appelés par Saussure „relativement motivés“, voir plus loin) — le choix de la substance sonore utilisée comme manifestation physique de la structure de l'expression (signifiant) du signe est chez Saussure et chez tous les linguistes qui se réclament de lui arbitraire (c'est-à-dire dû au hasard, ou plus exactement à une évolution historique qui, pourtant, ne se laisse pas percevoir dans l'état synchronique où fonctionne la langue en question). Ce caractère arbitraire est le même s'il s'agit du choix des phonèmes et de

leur arrangement à l'intérieur des limites admises par les règles syntagmatiques, ou du choix des faits physiques (vibrations sonores et mouvements physiologiques) utilisés pour les manifester. Je n'ai pas, en faisant cette dernière remarque, voulu prendre position ici quant au problème de savoir s'il y a un rapport quelconque entre la substance sonore et la forme que celle-ci manifeste.

La dite double articulation du langage, qui est un trait distinctif de celui-ci et qui le distingue de tous les autres systèmes de communication inventés par l'homme ou par les animaux, a été considérée comme un procédé de réaliser une expression suffisamment riche et différenciée pour correspondre aux nombreuses nécessités différenciatrices de l'homme civilisé. Les éléments phoniques passent d'un état symbolique primitif à un état uniquement différenciateur avec le passage de la communication expressive et appellative du pré-homme à la communication essentiellement énonciative des porteurs d'une civilisation plus avancée. Martinet a eu raison de souligner que c'est la deuxième articulation (l'idée des figures dans le sens de Hjelmslev) qui protègera l'expression du danger imminent du symbolisme sonore. Le langage humain correspond à des besoins communicatifs beaucoup trop compliqués pour être basé essentiellement sur un symbolisme acoustique ou — plus généralement — sur un parallélisme même approximatif entre la substance du contenu et celle de l'expression. Je reviens tout à l'heure à ce dernier point. J'ajoute d'abord que la survivance, dans les langues d'aujourd'hui, de types phonologiques à valeur expressive et symbolique dans certaines fonctions de la communication, dans certains types de vocabulaire et dans certaines formations, nous donne un exemple parmi d'autres de la conservation de systèmes primitifs à l'intérieur de structures plus complexes et plus développées. Le symbolisme phonique et le caractère arbitraire du signe, qui théoriquement sembleraient s'exclure, sont l'un et l'autre des caractéristiques du langage humain. Grâce à ses investigations poussées et à son génie synthétique et généralisateur, Roman Jakobson a pu ajouter une nuance qui manquait dans le schéma rigide du maître de Genève. L'arbitraire du signe et le symbolisme phonique représentent deux points extrêmes dans le fonctionnement du langage.

Mais revenons au problème de la substance sonore de l'expression et confrontons l'idée du symbolisme phonique avec une autre idée fondamentale saussurienne, celle de la forme. La langue est une forme, non pas une substance, selon Saussure. Et nous savons que c'est en tirant de cette thèse les conséquences les plus extrêmes que Louis Hjelmslev est arrivé à établir son système glossématique. Pour la phonologie de Prague, les phonèmes étaient des sons, à valeur distinctive, il est vrai, mais néanmoins des sons. Et c'est en tant que sons que les phonèmes possèdent certaines qualités physiques („traits pertinents“, „relevante Eigenschaften“) et grâce à ces qualités substantielles que le fameux système jakobsonien des traits distinctifs („distinctive features“) a pu être conçu. Les traits distinctifs ne figurent pas dans la théorie glossématique pour la simple raison que les unités vides („cénèmes“) qui chez Hjelmslev prennent la place des phonèmes, manquent, par définition, de caractères positifs (étant des entités „oppositives, relatives et négatives“; Saussure).

J'ai eu tout récemment, au congrès des linguistes de Bucarest, dans un contexte apparemment tout autre, l'occasion d'attirer l'attention sur la place des formations imitatives et expressives (onomatopées, interjections, langage enfantin, etc.) en marge du système conventionnel du langage et de souligner que, plus ces formations sont indépendantes des normes phonologiques, moins elles participent aux mutations. Elles ont l'air d'être indépendantes des dites lois phonétiques. Des types comme *ɣst*, *chut*, n'ont pas d'histoire. Ils sont dus directement à leur valeur imitative ou expressive. L'évolution du langage est une modification des normes sociales qui déterminent la structure linguistique. Une formation qui est indépendante (en principe) de telle ou telle tradition phonologique, reste donc invariable. Ou, pour le dire autrement, elle est recrée toutes les fois qu'elle est utilisée. Ce qui a été dit vaut en principe pour un cas extrême, la formation extra-phonologique pratiquement inexistante. Une telle formation, ne participant pas à la deuxième articulation, ne serait pas un signe et ne se laisserait par conséquent pas non plus scinder en contenu et en expression.

Il est vrai, d'autre part, que les symboles à une seule articulation ou dénués de structure proprement dite sont souvent, eux aussi, entièrement ou essentiellement arbitraires. Ainsi par exemple les messages des animaux. Sebeok rappelle (*Revue internationale des sciences sociales* XIX, 1967, no. 2; p. 7 du tirage à part) que les mouvements de la queue indiquent l'amitié chez le chien, l'hostilité chez le chat et la présence de mouches chez le cheval. Le développement et la complexité croissante de la deuxième articulation ne sont donc pas nécessairement parallèles à une évolution vers l'arbitraire, comme on pourrait le penser.

Je reviens à cette occasion aussi à un autre aspect de la définition saussurienne du signe, son caractère d'être articulé, par conséquent composé — en tout cas son expression — d'éléments plus petits et plus généraux: les figures de Hjelmslev, les phonèmes des phonologues, à leur tour composés des traits distinctifs de Jakobson, etc. Le principe de la deuxième articulation implique l'imprévisibilité des éléments dans la chaîne — principe qui, pourtant, n'est jamais appliqué cent pour cent mais, au contraire, fortement restreint par les règles syntagmatiques de chaque langue (règles dites de distribution: groupement des phonèmes, structure des syllabes, faits de neutralisation, d'assimilation, d'harmonie vocalique, etc.).

Si nous revenons pour un instant aux formations imitatives, enfantines, expressives etc. auxquelles nous avons fait allusion tout à l'heure, nous savons que leur structure représente aussi d'une façon générale un type plus simple, admettant moins de variations: harmonie vocalique et consonantique, combinaisons consonantiques simples ou absence de groupes, syllabes ouvertes etc., là où le système du vocabulaire normal représente des structures plus complexes. L'une des deux extrémités du langage est donc représentée par le symbole non-articulé, indivisible, où il y a identité entre contenu et expression et un rapport naturel entre les deux; l'autre par le signe saussurien pleinement développé avec sa séquence d'éléments d'expression grosso modo imprévisible l'un à partir de l'autre et de la substance du contenu. Nous voyons donc encore une fois comment différents modes de description du langage et de ses éléments

— comme arbitraires ou comme motivés, comme prévisibles ou comme imprévisibles, comme simples ou comme complexes — se justifient au même titre, vu les différentes couches qui se retrouvent toujours et partout dans toute communication humaine.

Hjemslev a développé jusqu'à l'absurdité même la thèse de la forme — pas encore entièrement utilisée chez Saussure (cf. mon article „Ferdinand de Saussure et la phonétique moderne“, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 12, 1954). Il est donc allé jusqu'à vouloir exclure la substance du domaine de la linguistique. En ce faisant, il a coupé d'une façon absolue tout lien substantiel possible entre expression et contenu. Il n'y a pas de place pour un symbolisme phonique dans un tel système. Le seul genre de motivation du signe qui reste possible serait celle qui est basée sur l'appartenance à un même paradigme (*apprendre, apprenant, apprentissage*; cf. ci-dessus) dont on connaît le rôle dans le fonctionnement communicatif du langage („rapports associatifs“ de Saussure) et qui avait figuré dans les tentatives étymologiques des précurseurs de la linguistique proprement dite (voir par exemple Leroy, „Les curiosités linguistiques de Leibniz“, *Revue internationale de philosophie* 76—77, 1966, p. 197).

Jakobson a pris la route opposée. Il a vu que le symbolisme phonique joue un rôle plus grand — même à des niveaux supérieurs du langage — qu'on n'avait voulu l'admettre. C'est par ses analyses de certaines formes de langue réduites (enfantines, aphasiques d'un côté, expressions imitatives et poétiques de l'autre) qu'il est arrivé à décrire avec une méthode exacte qui manquait aux précurseurs les traits généraux des structures qui déterminent les formes utilisées sur le niveau expressif du langage. Jakobson nous a montré la route. On n'a qu'à suivre sur ses pas. Il ne fait pas de doute qu'il y a des découvertes intéressantes à faire dans ce domaine. Il s'agit pourtant d'abord d'objectiver les méthodes. La psychologie de la perception possède maintenant les procédés et la technique à utiliser. Les phonéticiens n'auront qu'à les appliquer.

Cette nouvelle branche de la phonétique — qui suppose, inutile de le souligner, une prise en considération constante et, dans ce cas, particulièrement difficile du contenu (comme forme et comme substance) — n'exclut pas, et se laisse parfaitement bien réconcilier avec une conservation et un développement d'autres lignes de recherches plus formelles, d'orientation structurale et même directement glossématique. L'arbitraire du signe et la motivation du signe ne s'excluent donc pas. C'est entre ces deux pôles que se réalise le langage du genre humain, et c'est entre ces deux pôles aussi que, par conséquent, doivent se développer les activités scientifiques du linguiste et du phonéticien.

## DISCUSSION

*Akhmanova:*

The problem of the arbitrary character of the linguistic sign has been discussed time and again, but very much still remains to be done. One would, therefore, be pleased to find that new appro

aches to the problem are now being discovered. I would even go so far as to suggest that a "revision" of the too rigid original formula may at present be called for.

*Holt:*

Il y a dans la glossématique une place réservée aux phénomènes comme les interjections (dans *pst, hm*), si l'on prend en considération l'existence du syncrétisme. Pour les interjections véritables, il y a syncrétisme sur deux plans linguistiques, celui de l'expression et celui du contenu.

*Martinet:*

Il n'est pas possible de définir ce qu'est une langue sinon en fonction de l'arbitraire tel qu'il se dégage de l'enseignement de Saussure. Ce qui est proprement humain dans le langage est précisément ce qui est arbitraire. Une fois ceci acquis, on abordera évidemment avec fruit les éléments expressifs marginaux.

*Mattoso—Camara:*

Je demande pardon de dire quelques mots sur ce sujet. J'ai médité beaucoup sur le principe de Saussure et l'apparente contradiction qui découle de ce qu'on rencontre des onomatopées et des sons expressifs. Je crois qu'on pourrait relier ces deux faits avec les fonctions du langage établies par Bühler: *Kundgabe, Appel, Darstellung* ou plutôt, *Bericht* „information“, puisque toutes ces fonctions sont représentatives. L'arbitraire s'affirme dans l'information, quand le langage passe à ignorer les valeurs expressives qui sont nécessairement incluses dans le mot. Aussitôt qu'on passe aux autres fonction (p. ex. le langage poétique) ces valeurs expressives montent à la surface et on a des sons imitatifs ou expressifs.

*Vachek:*

Also the primitive elements are, in a way, arbitrary, and thus integrated in the language system. This may be proved by instances of doublets like Czech *čichat — čuhat*, the latter word being stamped as peripheral by the otherwise unusual phonemic combination *č + back vowel*.

*Malmberg:*

Je suis entièrement d'accord avec M. Vachek qu'il y a dans les structures linguistiques des degrés de toute sorte, et je souligne encore que toutes les formations auxquelles j'ai fait allusion se retrouvent quelque part entre les deux extrêmes: le continuum indivisible (motivé) et le complexe d'éléments discrets (arbitraire). Je suis gré à M. Holt d'avoir attiré l'attention sur le syncrétisme qu'il y a entre contenu et expression dans celui-là, et à Madame Akhmanova d'avoir appuyé en principe mon point de vue. Quant à l'identification que fait M. Martinet entre les formations imitatives et les gestes, je suppose qu'il pense aux interjections (*pst*, etc.) — pour lesquelles je suis en principe d'accord. Les gestes contenant aussi un certain élément social et arbitraire — et non pas à des mots comme *chuchoter* ou *siffler*. Cela a été un des buts de mon intervention ici d'attirer l'attention aux nombreux faits de vocabulaire phonologiquement structurés mais où les traces d'une origine onomatopéique se sont conservées et où nous avons toujours à faire à des signes partiellement motivés. L'emploi qu'en fait l'homme parlant est une preuve suffisante de leur caractère imitatif. C'est une tâche pour la phonétique de chercher ce qu'il y a de général dans leurs fonctions expressives, poétiques, etc.